

phères : elle est arrivée à Rueil à 7 atmosphères ; elle était de retour à son point de départ à 3 atmosphères. Elle avait remorqué 4 voitures, dont 3 à voyageurs et une à bagage, sur une distance de 4 lieues, marchant avec une vitesse de 5 à 25 milles à l'heure. Les courbes de 90 pieds de rayon, les pentes, les rampes, tout cela était franchi comme le reste de la route. Les arrêts sont prompts, sans secousse, et les démarrages se font sans choes et rapidement.

Sur une longueur de 2 milles, le train a gravi, par des pentes assez fortes, une montée de 231 pieds, à une vitesse de 5 lieues à l'heure.

Si je m'étends quelque peu sur ce sujet, c'est que je le crois important pour votre pays. Il y a quelque innovation à tenter avec ce système nouveau aux environs si fréquentés de Montréal. Pendant l'été, l'hôtel de Belœil, celui que l'on se propose de construire sur cette magnifique montagne de Saint-Bruno, pourraient trouver là des moyens de transport économique, confortable et rapide. Lachine, le Bout-de-l'Île, etc., etc., deviendraient alors les faubourgs de Montréal. Quoi qu'il en soit, la maison Caill, constructeurs de ces machines, ne peut suffire aux demandes qu'on lui adresse.

Au moment où j'achève ces lignes, voici sur le même sujet une nouvelle que je trouve dans le *Journal de Genève* :

M. l'ingénieur Schmidt, de Zurich, a construit une locomotive routière avec laquelle il se rend à Paris en suivant la voie ordinaire, et en conduisant son invention. Il est arrivé samedi soir à Bâle à huit heures et demie, depuis Zurich, y compris les divers temps d'arrêt nécessités par les difficultés dont les plus grandes sont maintenant franchies.

Cette machine, avec son approvisionnement d'eau et de charbon et les deux personnes qui la conduisent, pèse 128 quintaux, et le fourgon à bagages qu'elle traîne en pèse environ 100. Ce n'est pas seulement une remorqueuse, elle est encore organisée pour servir, à l'occasion, de pompe à vapeur, aspirant l'eau à une distance de 20 pieds et la lançant à une hauteur ou à une distance de 180 pieds, et cela, à raison de 2,000 litres à la minute. La locomotive représente une force de 25 chevaux-vapeur.

Après s'être reposé à Bâle, le dimanche, M. Schmidt en est reparti lundi matin pour Belfort, au milieu d'un grand concours de curieux accourus pour voir cette nouveauté.

Ceci me remet en mémoire une aventure quasi mystérieuse. Lors d'une des dernières années de mon séjour à Montréal, je me rappelle avoir vu passer certaine locomotive routière, remorquant deux ou trois wagons. C'était une machine à foyer, à roues de caoutchouc, autant qu'il m'en souvient. Un essai du train eut lieu sur la route de Lachine, essai infructueux sans doute, car jamais onques l'on ne revit ni locomotive ni wagons.

Les audacieux promoteurs de cette entreprise étaient deux de vos principaux citoyens, aujourd'hui défunts, alors directeurs de plusieurs compagnies importantes. Ayant constaté un échec, ces messieurs, connaissant le cœur humain, et sachant que la malignité publique aime à rire volontiers de l'insuccès d'autrui, ne voulurent point prêter le flanc aux critiques, et les machines disparurent. On ne les vit qu'une seule fois ; et encore y eut-il peu de personnes qui jouirent de ce spectacle.

Que sont-elles devenues ! On ne l'a jamais su. Mais, en cherchant bien, on finirait peut-être par les découvrir au fond d'une cour, remisées sous quelque hangar.

L'échec de cette tentative ne doit pas décourager les gens entreprenants. A preuve la réussite de l'expérience de Rueil, faite sous les yeux du ministre et d'ingénieurs des travaux publics.

Comme il me manque certains renseignements et des chiffres comparatifs sans lesquels il serait difficile d'apprécier les produits des diverses industries du Canada, permettez-moi de renvoyer à une prochaine lettre le compte-rendu de votre exposition indigène.

Pour cette fois-ci, je vais vous mettre en Perse. Qu'Allah me le pardonne !

L'Exposition de ce pays des rêves, des paradis de roses (1) et des Mille et une

(1) On appelle ainsi certains jardins du pays.

Nuits, cause un désenchantement cruel. Sauf le pavillon de cette contrée, au Trocadéro, il n'y a rien, c'est le néant. Au Champ-de-Mars, la Perse a sa façade à côté de celles de Tunis et du Maroc ; à elles trois, elles forment comme une construction unique qu'on dirait à plusieurs façades, tant ces nations sont serrées les unes contre les autres.

Chose étrange, la Perse ne compte qu'un seul exposant, c'est le shah. Cela révèle le pays, n'est-ce pas ? Qu'y voit-on dans cette exposition ? Quelques mosaïques, des objets de laque, quelques meubles ornements et des bois sculptés. Parmi ces derniers, des cadres, des coffrets, des guéridons, d'un travail plus ingénieux qu'artistique, et que le baron de Rothschild a achetés. Aucun échantillon ne représente la faïence et la porcelaine d'un pays qui tient cependant une bonne place dans l'histoire de la céramique.

Les objets les plus remarquables sont quelques narghiles, comme qu'il dirait le ratelier des pipes de sa Hauteuse ; des vases en cuivre découpé à jour, sur lesquels des oiseaux à tête de femme, quadrupèdes à visage humain, personnages ayant le corps d'un dragon, donnent une idée de l'art du pays des anciens mages.

La seule chose originale, c'est le pavillon persan élevé au Trocadéro. C'est un modèle des habitations princières de la Perse. L'extérieur, des plus simples, montre un édifice carré à deux étages qu'entoure au premier une sorte de veranda. Les fonds sont peints en vert et légèrement brodés d'or. Au rez-de-chaussée un portique formé par un péristyle à colonnes, suivi d'une pièce servant de vestibule et qui conduit à la chambre au bassin. C'est une espèce de salon, aux murs ornés de peintures et de revêtement en papier, imitant les faïences colorées qui devaient s'y trouver, mais brisées, hélas ! durant le voyage. Plusieurs jets d'eau au milieu de la pièce y entretiennent jour et nuit une continuelle fraîcheur.

Un étroit escalier conduit au premier étage, où se trouve la partie la plus curieuse de cette exposition, le grand salon des glaces. C'est une pièce dont le plafond et les murs sont recouverts de morceaux de glaces taillés en pointes et qui répercutent la lumière comme les facettes d'un diamant. Fenêtres, cheminées, tout est cristal, et cette décoration a exigé, m'affirme-t-on, je ne les ai pas comptés, plus de deux millions de morceaux de glace. C'est fort original, d'un luxe oriental ; mais, ainsi que le disait un visiteur : avec toutes ces glaces, il ne serait même pas possible de s'y faire la barbe.

Les portes de l'appartement sont en bois sculpté, et les meubles, divans, guéridons, sont recouverts de riches broderies en soie, brodées de perles fines. Les tapis, les rideaux, d'une grande beauté et de tons magnifiques, accusent seuls la supériorité du pays en ce genre d'industrie.

Monaco, la petite principauté, dont le susceptible cerbère a voulu me pourfendre, a aussi élevé un pavillon à ses produits. La construction est fort coquette, et son exposition tiendrait dans une chambre à coucher. On y voit des bois d'orange, de citronnier et d'olivier, placés contre les murs, et une multitude de flacons et de fioles, renfermant les parfums et les essences que l'on fabrique d'ailleurs tout aussi bien à Grasse et à Antibes. Ce qu'on ne s'attendait pas à voir, par exemple, dans l'exposition de ce pays de la roulette et du trente et quarante, c'est, je vous le donne en mille..... le plan en relief d'un collège ecclésiastique ! Ah ! si l'on avait exposé un vrai jeu de roulette, qui aurait fonctionné seulement quatre heures par jour, l'exposition des diamants de la couronne n'aurait pu, je l'affirme, lutter de vogue avec cette simple boule ricochant dans les encastements de son cercle magique.

Au Trocadéro, toujours conférences, congrès, et en avant la musique !

Les étudiants suédois, dont je vous ai parlé déjà, ont été redemandés par le public, et ces artistes, ils le sont véritablement, se sont exécutés de bonne grâce, entonnant de nouveau leur fameux hymne

*A la patrie*, devant un auditoire de cinq mille personnes. Tous ces exécutants savent les morceaux de leur répertoire par cœur, et c'est sans aucun rouleau de musique à la main, les yeux fixés sur leur chef, M. Hedenblad, étudiant comme eux, qu'ils chantent leurs airs.

L'inauguration du grand orgue a aussi attiré une foule énorme.

Cet admirable instrument se compose de soixante-six jeux, distribués sur quatre claviers à mains et un clavier à pédales ; il possède en outre vingt et une pédales de combinaison et comprend plus de quatre mille tuyaux, dont les plus grands ont trente-deux pieds de hauteur. M. Guilmant a su tirer parti de l'instrument ; car le programme qu'il avait composé renfermait les œuvres des caractères les plus divers.

Cet orgue splendide sort de la maison Cavaillé-Coll, le célèbre facteur. C'est en Espagne, paraît-il, que le grand père et le père du Cavaillé actuel acquirent leur réputation. On raconte que celui-ci arriva d'une ville du midi à Paris, à l'époque où l'on mettait au concours les grandes orgues de Saint-Denis. Bien qu'il n'eût que deux jours pour soumettre son plan à la commission, il le fit, et fut choisi à l'unanimité. La réputation de cet orgue est européenne.

Les orgues des églises de la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, Sainte-Genève, Saint-Vincent de Paul, sont l'œuvre de ce facteur justement réputé.

Le sixième concert officiel de musique française a aussi eu lieu dans la même semaine. Innovation heureuse, le concert comprenait, et comprendra à l'avenir, des œuvres vocales et des œuvres instrumentales, au lieu d'être consacré alternativement à l'un des deux genres. On a exécuté deux fragments de la messe de M. Ambroise Thomas. Le *Credo*, l'*Incrantus*, le *Louange*—ce dernier surtout, avec les voix, l'orchestre et l'orgue, a produit un effet grandiose.

Des artistes italiens, joueurs de mandolines, de mandores et de guitares, quittent Rome en ce moment et s'acheminent vers Paris, pour s'y faire entendre. La troupe se compose de neuf personnes, comprenant les deux premiers mandolinistes d'Italie, MM. Bertucci et le professeur Carrara.

On assure que ce Bertucci, qui a une grande vogue parmi l'aristocratie romaine, était à cinq ans un petit prodige. C'est le professeur des Borghèse et l'instrumentiste favori de la princesse Marguerite.

Du Trocadéro, gagnons l'Esplanade des Invalides où l'on prépare les logements, écuries, boxes nécessaires à l'Exposition internationale hippique, qui se tiendra du 1er au 10 septembre prochain. Il y a déjà onze cent cinquante engagements de contractés ; on compte sur un millier de chevaux.

L'Angleterre, la Belgique, la Hongrie, le Danemark, l'Italie, la Hollande et la Russie y seront représentés.

L'Angleterre enverra 70 chevaux de toutes races ; la Belgique, 100 chevaux de trait ; la Hollande produira des spécimens de ses anciens trotteurs ; la Russie envoie 70 chevaux choisis parmi les arabes de pur sang, et les fameux trotteurs du prince Orloff ; l'Autriche-Hongrie, qui possède de si admirables haras, a choisi quelques-uns de ses plus beaux types dans ses établissements, et présentera une collection qui réjouira fort les amateurs. Quant à la France, la variété de ses races, leur beauté, lui réservent quelque succès, pensons-nous.

Maintenant, si nous continuons notre route, nous arrivons au Palais de l'Industrie, dans une des salles duquel se donne le fameux tournoi d'échecs. Voici le résultat des deux premières parties : 1er MM. Zukertort, Allemand ; 2e Winawer, Russe ; 3e Blackburne, Anglais ; 4e Mackenzie, Américain ; 5e Bird, Anglais ; 6e Anderssen, Allemand ; 7e Englisch, Autrichien ; 8e Rosenthal, Français ; 9e Clerc, Français ; 10e Mason, Américain ; 11e Gifford, Anglais ; 12e Pitschel, Allemand.

Ces messieurs sont manche à manche, "cheval à cheval," comme vous dites ;

reste à jouer la belle, dont je vous donnerai le résultat aussitôt qu'il sera connu.

Parmi les nouveaux décorés que contient la liste officielle, figure une *chère lière* de la Légion d'honneur : Mlle Juliette Dodu. Cette jeune fille, étant, en 1870, directrice du télégraphe à Gien, se comporta avec un tel courage, en interceptant les dépêches de l'ennemi, que les Prussiens, mis au courant de sa conduite, la condamnèrent à mort. L'armistice la sauva. Le gouvernement de la défense nationale lui décerna la médaille militaire, et, plus tard, la Société d'encouragement au bien, une médaille d'or. Il y a quelques jours, la jeune héroïne recevait enfin la récompense due à son courage.

Cette nouvelle croix d'honneur porte à huit le nombre des femmes appartenant à cet ordre ; car elles n'étaient plus que sept depuis la mort de la Sœur Rosalie. Voici les noms de cette phalange féminine :

1o. Mme Abicot, femme du maire de la commune d'Olson (Cher), décoré en 1862, pour avoir défendu la mairie contre plusieurs hommes armés ;

2o. Mlle Dusoulliet, en religion sœur Sainte-Hélène, supérieure de l'Aspic de Jouarre (Seine-et-Marne) ;

3o. Mlle Chagny, en religion sœur Barbe, supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse ;

4o. Mme Massin, en religion sœur Jeanne-Claire, supérieure des Filles de la Charité, à Compiègne ;

5o. Mlle Rosalie, dite Rosa Bonheur, peintre, décorée en 1865 ;

6o. Sœur Perrin, à Toulouse, en récompense de son dévouement pour les inondés (1875) ;

7o. Mme Lefebvre, en religion sœur Onésime, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à la Martinique (1875).

Mlle Dodu assistait l'autre soir à la réception donnée par le général Vinoy, à la Chancellerie de la Légion d'honneur.

La reine Isabelle, qui se trouve maintenant au Havre, près de sa mère mourante, l'ex-reine Christine, vient de recevoir le magnifique crucifix que Pie IX lui a légué dans son testament.

Passons maintenant aux récompenses posthumes.

Dimanche prochain, 18 août, la ville de Macon inaugurerà, dans une série de fêtes de trois jours, la statue de Lamartine. Penser qu'on a élevé tant de statuettes depuis quelques années, et que ce grand poète et grand citoyen n'avait pas son piédestal ! Enfin, mieux vaut tard que jamais. M. de Laprade représentera l'Académie française à cette cérémonie. C'est le même académicien qui salua les Zouaves Canadiens lors de leur passage à Paris, en 1868.

Voici encore une réparation tardive. Pondichery et Chandernagor, nos deux villes françaises dans l'Inde, vont élever chacune leur statue à Duplex, l'ancien gouverneur-général de toutes nos anciennes possessions de l'Inde, et que la Pompadour avait fait jeter à la Bastille, en récompense de son courage et de son habileté. C'est un riche colon du pays qui fait les frais de ces deux monuments.

Chambery a eu aussi son inauguration de monument. Il a été élevé, dimanche dernier, à la mémoire de Jacques Bolmal, le premier qui ait atteint le sommet du mont Blanc.

Laissez-moi vous faire part de trois mariages que je découpe dans un journal parisien. Le premier a lieu dans le monde militaire.

Mlle Malvina Pajol, fille du général vicomte Pajol et de Mlle de Belozanne, épouse M. de la Faulotte, riche propriétaire normand.

La fiancée appartient, par ses ascendants, à nos plus hautes illustrations militaires : par son père, elle est arrière-petite-fille du maréchal Oudinot, duc de Reggio, et, par sa mère, arrière-petite-fille du maréchal Mortier, duc de Trévise, qui fut si malheureusement tué, en 1835, aux côtés du roi, lors de l'explosion de la machine Fieschi.

Les deux autres appartiennent à la société légitimiste. Le comte d'Incourt épouse la fille du marquis d'Étampes, et le comte de Vansay, l'aînée des filles du général d'Espivent de Villeboisnet.

M. de Vansay compte parmi les amis particuliers de M. le comte de Chambord, et c'est à l'hôtel de Vansay, à Versailles,